

Birman avait le droit de gouverner la Birmanie.  
On leur fit comprendre leur erreur.

Ils comprirent si bien, qu'ils viennent de prendre les armes.

Or, savez-vous comment on appelle les Birmans depuis ce jour-là ? on les traite de *rebelles*.

Rebelles ! parce qu'ils veulent garder leur pays !  
Rebelles ! parce qu'ils désirent rester tranquilles chez eux !

Rebelles ! parce que, nés Birmans, ils veulent mourir Birmans !

Rebelles... !  
Franchement, n'est-ce pas renversant ?

Moi, je conseille aux Birmans, qui n'ont plus de pays, de s'embarquer tous et d'aller à Londres gouverner l'Angleterre.

Ce sera quitte pour quitte !

\*.\*

Si un homme en tue un autre, la nouvelle s'en répand dans tout le pays en un instant. Le télégraphe s'empresse d'annoncer à tous les Canadiens, d'Halifax à Victoria, qu'un chenapan a tranché le fil des jours d'un brave homme, et se complait à décrire de combien de coups de couteau il a lardé le corps de la victime.

Qu'un homme en sauve un autre, on lui consacre cinq lignes dans un journal et tout est dit.

Je proteste contre ce système.  
Il y a huit jours, un incendie éclate dans une maison de la rue Notre-Dame. Les flammes se propagent avec une telle rapidité, qu'une femme malade ne peut trouver d'issue pour s'échapper et se montre à la fenêtre, affolée, terrifiée, criant : "au secours."

Deux mille personnes la regardent et ne bougent pas.

Enfin, un jeune homme arrive, voit le danger, saisit une échelle, traverse les flammes, s'élance dans la maison en feu, et au risque d'être tué dix fois, parvient à sauver la pauvre malade.

Ce sauveteur se nomme D. Major !

Voici un garçon qui mérite mieux qu'un éloge banal, mieux qu'une ligne de remerciements. Il faut nous apprendre à récompenser ces actes de courage d'une manière éclatante.

N'est-il pas du devoir du conseil municipal de donner une médaille, en souvenir, à ce brave qui a risqué sa vie et qui en a sauvé une autre ?

Punir le mal, c'est bien ; récompenser le bien, c'est mieux.

\*.\*

Au moment de donner la fin de ma causerie, j'entre au bureau du MONDE ILLUSTRÉ.

Un homme s'y trouve, un journalier, qui, la voix tremblante d'émotion, demande :

— Est-ce bien le cas que si j'ai le numéro gagnant on va me donner cinquante piastres ?

— Parfaitement, dit M. Sabourin, montrez-moi votre journal.

— 355 ! c'est bien cela ; voici un chèque, allez à la banque Ville-Marie, on vous donnera \$50.00.

Vous dire la joie du gagnant, M. Joseph Lemieux, est chose impossible.

— *Cinquante piastres* : s'écria-t-il, c'est de quoi acheter un tas de choses à mes enfants. Vive LE MONDE ILLUSTRÉ ! LÉON LEDIEU.

## DE L'AMOUR-PROPRE

### CONSEILS AUX JEUNES PERSONNES

**D**E tous les défauts à éviter, jeunes filles, un des principaux est l'excès d'amour-propre. Il vous fait exagérer votre mérite comme vos talents et vous indispose contre ceux qui, par affection, vous les font apercevoir. Entre autre il gâte votre caractère et ne vous fait rechercher que ceux qui vous adulent ; de sorte qu'une femme aimable et douce par nature, devient par ce seul vice acariâtre, revêche ; et, dans la persuasion de son excellence, elle taxe d'envie, de haine ou d'injustice ceux qui l'aiment assez pour l'avertir de ses défauts. En un mot, sa vanité fait son malheur puisqu'elle aveugle sa raison et trouble son repos ; de plus, elle se fait haïr, et ses meilleures amies l'abandonnent faute de pouvoir longtemps supporter ses ridicules, ses emportements et les caprices de son humeur.

## APRÈS CINQUANTE ANS

Nous publions ci-dessous une charmante poésie, une perle, due à M. Napoléon Legendre, qui excelle dans le genre tout intime :

Ils se rencontraient sur la route,  
Après le travail, à pas lents,  
A l'âge où, flottant dans le doute,  
En lui-même le cœur écoute,  
Tout rêveur, des appels troublants.

Ils s'entrevoyaient dans la plaine,  
A l'heure chaude du midi,  
Où bêtes et gens sous un chêne,  
Fatigués, reprennent haleine,  
Offrant au vent leur front tiédi.

Puis, à l'église du village,  
Un dimanche, il leva les yeux :  
— Était-ce son air doux et sage,  
Ou bien la fleur de son corsage,  
Qui le rendit tout soucieux ?

Elle, absorbée en sa prière,  
Tranquille, semblait ne rien voir  
Que l'autel baigné de lumière ;  
Pourtant, il crut que sa paupière  
Frémissait sur son grand œil noir.

Et puis, un soir, à la veillée,  
Il lui parla : sa voix tremblait,  
Pendant qu'en son âme, éveillée,  
— Comme au printemps sous la feuillée,  
La voix des amours modulait.

Elle écoutait, toujours rêveuse  
Et douce, avec un œil surpris  
Et la lèvre silencieuse.  
Il savait qu'elle était heureuse  
Et que leurs cœurs s'étaient compris.

Bientôt, on les vit à l'église,  
Agenouillés devant l'autel :  
Elle jurait d'être soumise,  
Lui de garder la foi promise  
Sous le regard de l'Éternel.

Et puis la vie à deux commence  
Dans l'extase des premiers jours :  
Bercés d'une même espérance,  
Chacun d'eux a la confiance  
D'un bonheur qui dure toujours.

Le temps court, la famille pousse,  
La maison de rires s'emplit  
Elle, toujours vaillante et douce,  
Conduit gaîment et sans secousse  
Ce groupe frais qui l'embellit.

Tête brune ou bien blonde tête,  
Cheveux bouclés ou cheveux droits,  
A chaque arrivant on fait fête,  
Et la maison est toujours prête  
A rélargir ses murs étroits.

Et, sans en avoir conscience,  
On vit, au jour le jour, sans voir  
Que, si le temps marche en silence,  
— De peur d'effrayer, — il avance  
Et que, bientôt, il sera soir.

Et les ans se suivent et passent,  
Les feuilles tombent bien des fois :  
Les sourires d'enfant s'effacent  
Et les voix profondes remplacent  
Les gazouillements d'autrefois.

La famille est nombreuse et forte  
Et grande : Dieu les a bénis,  
Si bien que, maintenant, la porte  
Va s'ouvrir pour que l'ainé sorte  
Les laissant presque désunis.

Alors les deux vieux se regardent,  
D'abord, inquiets et tremblants,  
Puis davantage se hasardent :  
Ils s'aperçoivent qu'ils s'attardent  
Et que leurs cheveux sont tout blancs.

Leur cœur bat, leur bouche soupire :  
— Hélas ! que nous avons vieilli  
Sans qu'on ait osé nous le dire !  
— Mais, elle, a repris son sourire  
Bien vite, et dit, l'air recueilli :

— Qu'importe donc si le temps passe  
Emportant les espoirs déçus,  
Puisqu'il nous laisse à notre place  
Vieillir sans avoir l'âme lasse  
Et sans nous en être aperçus !

— Tes cheveux blancs sont beaux quand même,  
Et, d'ailleurs, vois aussi les miens  
Qui me font un blanc diadème :  
Qu'importe-t-il donc si je t'aime  
Et si toujours tu te souviens !

Et lui : — " Femme tu me rappelle  
A la raison : vivons encor ;  
Car, moi, je te trouve aussi belle  
Que quand ton bonnet de dentelle  
Se rompaît sous tes tresses d'or.

Alors, leurs regards se voilèrent  
De larmes pleines de douceur,  
Leurs mains tremblantes se cherchèrent  
Et puis, leurs lèvres se touchèrent  
Dans un baiser monté du cœur.

NAPOLÉON LEGENDRE.

Québec, 1er janvier 1886.

## LA FIN DU MONDE

**D**ANS certaines campagnes, on reparle de la *fin du monde* comme d'un événement prochain, car la fête de Pâques aura lieu, cette année, le 25 avril. On cite, à l'appui, le dicton suivant :

Quand Georges Dieu crucifiera,  
Que Marc le ressuscitera  
Et que Saint-Jean le portera,  
La fin du monde arrivera !

Or, cette année, le Vendredi-Saint coïncidera avec le jour de la Saint-Georges, Pâques avec la Saint-Marc et la Fête-Dieu avec la Saint-Jean-Baptiste. C'est là-dessus que se sont basées les prédictions que l'on répand.

On sait que les Pères du Concile de Nice établirent, en l'an 325 de notre ère, la règle suivante, qui a été respectée jusqu'à notre époque : " La fête de Pâques servira de base à toutes les fêtes mobiles et se célébrera le premier dimanche après la pleine lune qui suivra le jour de l'équinoxe du printemps."

D'après cette loi, toujours observée, la fête de Pâques ne saurait être célébrée avant le 22 mars ni après le 25 avril.

En 1886, la pleine lune de mars arrive le 20 mars, à 4 h. 46 m. du matin, et le printemps commence le même jour, à 4 h. 36 m. du soir. Comme Pâques est forcément remis au dimanche le plus rapproché, on voit que cette solennité a lieu, en définitive, le dimanche 25 avril.

C'est là un fait tout naturel et qui n'a rien de bien effrayant.

D'ailleurs, Pâques a déjà été retardé, dans les siècles précédents, jusqu'au 25 avril : en 1666 et en 1734, par exemple.

Durant ces deux années, il n'y eut aucune catastrophe remarquable, le monde ne finit pas, et nos lecteurs peuvent être certains que la terre continuera pendant l'année 1886 sa marche paisible et régulière à travers le ciel.

Dans le vingtième siècle et dans le vingt-et-unième, en 1943 et 2038, Pâques sera encore rejeté au 25 avril. Nos petits-neveux verront s'écouler ces années semblables aux années ordinaires, et le globe terrestre n'en sera nullement affecté.

Que tout le monde se rassure. L'humanité a encore devant elle de longs siècles d'existence, et rien n'annonce ni ne peut faire prévoir sa fin prochaine.

## L'ART DE BIEN VIVRE

*Potage Julienne.* — Après avoir lavé et soigneusement épluché des carottes, navets, céleri et poireaux, coupez finement ces légumes, puis jetez-les dans une casserole où vous aurez fait fondre un bon morceau de beurre. Laissez vos légumes s'imprégner de beurre, puis, petit à petit, ajoutez de l'eau ou du bouillon en quantité nécessaire. Salez, poivrez et laissez cuire le tout pendant au moins deux heures, puis versez le potage sur des croûtons frits. On peut ajouter à cette Julienne un petit chou vert finement découpé.

*Gâteau de Madeleine.* — Prenez un vase quelconque, mettez-y : 3 onces de beurre fondu, ou moins, suivant le nombre de gâteaux que vous voulez faire, autant de sucre et de farine, trois ou quatre jaunes d'œufs et un peu d'eau de fleur d'orange. Mélangez le tout, en incorporant au mélange deux blancs d'œufs en neige, mettez dans de petits moules bien beurrés, puis ceux-ci au feu pendant vingt-cinq minutes. Avant de servir on saupoudre les gâteaux de sucre blanc. SUZANNE.